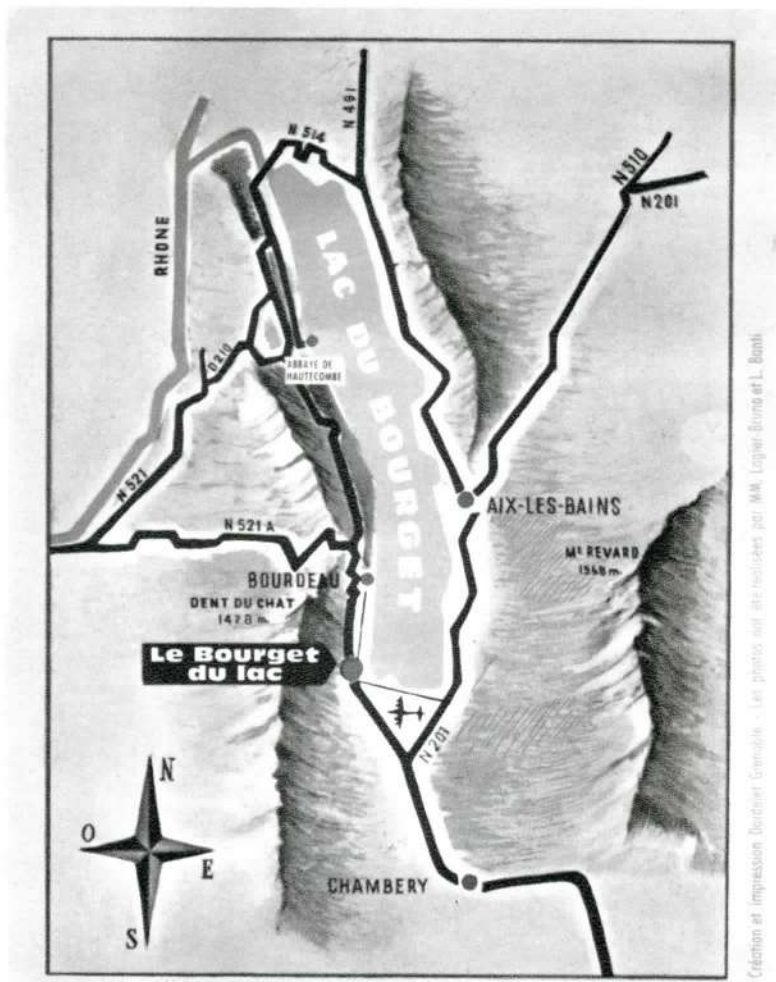




**LE BOURGET
DU LAC
SAVOIE - FRANCE**



L'HISTOIRE EN SAVOIE :

Édité par la Société Savoissienne d'Histoire et d'Archéologie.
Square de Lannoy de Bissy, Chambéry.

En couverture : le cloître
(intérieur).

LE BOURGET-DU-LAC

Chacun sait que la vallée de Chambéry débouche, dans sa partie inférieure, en direction du Rhône, sur l'une des régions les plus fameuses de la province de Savoie, celle à laquelle le lac du Bourget donne l'essentiel, un somptueux décor.

Les poètes l'ont célébrée : Marc de Buttet a chanté Tresserve et sa colline, Lamartine a vécu de grandes heures autour d'Aix-les-Bains et sur le lac ; les historiens se sont penchés sur les sépultures royales d'Hautecombe où les touristes aiment toujours à retrouver avec le parfum de la prière, le charme de l'époque romantique. Un paisible village était, jusqu'à il y a peu d'années, resté discrètement à l'écart, celui même qui avait donné au lac son nom : Le Bourget.

Il y faut aujourd'hui insister.

L'enracinement dans le passé

I. LE PRIEURÉ. Certes nous ne remonterons pas au temps des Romains dont pourtant les souvenirs abondent à Aix-les-Bains. Nous partirons seulement de la première mention de ce lieu dans l'histoire. Elle concerne un certain **monasterium beati Mauricii del Borget**, autrement dit un prieuré pour six religieux environ, fondé par saint Odilon, abbé de Cluny, vers 1030, et doté par Humbert aux Blanches Mains, fondateur de la Maison de Savoie.

Ce premier établissement a pu naître au hameau de Matessine (Maltacena, en latin) avant de descendre, dès le commencement du XII^e siècle peut-être, ou avant, dans la vallée même de la Leysse, là où aujourd'hui s'élève le monument connu sous le nom de « prieuré ».

Passée la porte massive qui s'ouvre sur la route du tunnel du Chat à Chambéry, le voyageur pénètre dans un domaine étonnant : maison conventuelle, cloître et église attenante qu'il convient d'explorer.



*Le château des
Comtes de Savoie*

Estampe de 1820 (Coll. part.)

En ce lieu sont nés Amédée V, Amédée VI, Antoine, 2^e fils d'Amédée VIII et ont été célébrées des fêtes magnifiques en présence des Visconti de Milan (voir p. 7).

Aidés des libéralités des princes de Savoie, les moines ont donc bâti, sur une portion du territoire communal actuel qui constituait leur fief. Le prieur, chef de la communauté, était doté de pouvoirs assez considérables. Il avait celui de justice, hormis la peine capitale. Il percevait des redevances en nature sur les paysans, des châtaignes, du porc salé, 13 poulets 1/2 et la sixième partie de l'autre moitié du quatorzième (!), 1/2 pot d'huile, 58 lavarets, ces célèbres poissons du lac et les 3/4 d'un autre. En contre-partie il remettait, en aumône, aux pauvres de la paroisse, tous les dimanches de l'année sauf quatre, et tous les jours de carême sauf quatre, un morceau de pain d'un quart de livre. De quels marchandages résultaient ces conventions ?...

Quoiqu'il en soit, dès le XIV^e siècle les bâtiments étaient en fort mauvais état. Au XV^e siècle le prieur Aynard de Luyrieux, originaire du Bugey, alors terre savoyarde en entreprit la restauration, suivi de son neveu, Odon de Luyrieux, puis du neveu de celui-ci.

C'est de la famille de Luyrieux que nous parlent les bâtiments conventuels subsistants. Leurs armes et leur souvenir sont partout, dès le mur d'entrée.

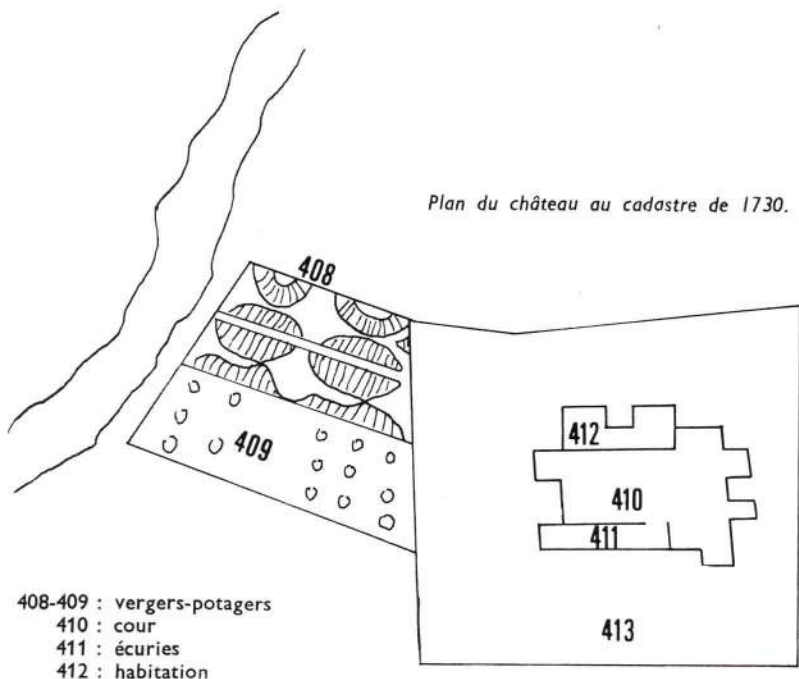
La bâtisse assez imposante que l'on trouve à main gauche dès le seuil franchi constitue une première aile occupée au rez-de-chaussée par une pièce de réception avec plafond et boiseries restaurés, et une autre pièce, la cuisine avec ses armoires de l'époque et une cheminée monumentale blasonnée et encore munie de ses plaques.

De là, comme du couloir d'entrée, une porte conduit dans le cloître dont le charme saisit aussitôt le visiteur. Une seule travée avec rez-de-chaussée du XV^e siècle et premier étage du XIII^e, ordonnance paradoxale qui fait penser à un transfert de l'époque de la réédification.

Les arcatures sont fines, aristocratiques. Les détails de la partie constituée par le bâtiment d'entrée sont émouvants et le massif de fleurs disposé au centre jette une note d'alacrité dans un lieu de silence et de recueillement.

Les dépendances qui s'ouvrent sur les galeries sont aussi pleines d'intérêt avec leurs escaliers à vis et la chapelle Saint Claude en bas, et au premier un oratoire et une tribune permettant au prieur ou aux visiteurs de marque d'assister aux offices se déroulant en l'église.

Plan du château au cadastre de 1730.



408-409 : vergers-potagers

410 : cour

411 : écuries

412 : habitation



Escaliers du donjon nord-ouest. (Cl. Lovie)



Les tours sud-est vues des anciens fossés.

La salle basse.



*Coll. Fontana-
Thomasset*



Cl. Fontana-Thomasset

L'ÉGLISE

Cuve romane servant de bénitier.

Au delà des constructions où les armes des Luyrieux figurent de toutes parts, s'étend, à l'ombre du chevet de l'église, une esplanade s'ouvrant sur un jardin à la française avec bassin, jet d'eau, ifs curieusement taillés en forme de pièces d'échecs et terrasse, puis un boqueteau dont les confins se rapprochent de la Leysse et sans doute du terrain où le Comte-Vert, en 1355, a donné son fameux tournoi, à l'occasion de son mariage avec Bonne de Bourbon et où il parut sous la couleur qui lui est restée dans l'Histoire. Ces lieux ont un charme extraordinaire, surtout le matin et le soir qui les baignent tour à tour de lumière blonde, bleutée ou rose suivant que le soleil se reflète sur l'une ou l'autre des montagnes voisines. C'est alors que la paix des choses vivantes retient le visiteur parce qu'elle le nourrit en son cœur et en son âme.

II. L'ÉGLISE. Que dire alors de l'église ! Elle constitue la pièce maîtresse des souvenirs du Bourget.

Nous n'en avons pas de monographie exhaustive, à tout le moins diverses études et remarques, en particulier celles de Raymond Oursel dans ses « Eglises du Moyen-Age en Savoie ».

Il date la crypte (Notre-Dame la Basse) du premier établissement clunisien (XI^e siècle). Elle a la forme d'un hémicycle terminé de chaque côté par une absidiole, celle de l'Est s'ouvrant à la lumière par une fenêtre en plein cintre. Les retombées sont lourdes et les murs d'une incroyable robustesse. L'ensemble est émouvant par son antiquité et son mystère et l'on imagine la profondeur du recueillement qui devait accompagner la célébration en un tel lieu. Aujourd'hui on y fait rencontre de divers morceaux romains à terre ou encastrés dans la paroi, témoins de mille ans plus anciens que l'édifice...

L'église supérieure, par laquelle le visiteur a pénétré jusqu'ici est, pour ses bases, de l'époque romane et pour ses voûtes du XV^e siècle,

du temps, bien sûr des Luyrieux dont une pierre tombale rappelle le souvenir — vision macabre bien dans la sentimentalité religieuse du temps (1482). Il faut s'arrêter devant cette stèle dressée contre le mur et provenant sans doute de la chapelle de Saint-Claude, voisine, où il avait voulu être inhumé. Elle nous rappelle avec les fins dernières de tout chrétien, de tout homme, la vanité des choses de ce monde. Oddon de Luyrieux les connaissait, bien qu'il eût répandu à profusion ses armes, écu d'or au chevron bleu, et la devise de sa famille devenue de « Belle sans blâme » « Laus Deo Patri ».

Dûment averti et déjà saisi par une atmosphère particulière, le visiteur passe devant les statues de la Vierge et l'enfant en albâtre et du Christ assis, torturé, entre la flagellation et la montée au Calvaire ; il goûte la lumière qui transparait du vitrail du XIV^e siècle qui éclaire la chapelle latérale de gauche et accède au chœur.

Le chœur, c'est avant tout les sculptures du jubé, le chef-d'œuvre par excellence. Ce jubé séparait autrefois, disons avant 1835 ? l'église paroissiale de la partie réservée aux moines, avant d'être démonté et son ornementation disposée autour de l'autel, adossée au chevet. Une galerie supérieure, en bois, est devenue, de son côté, table de communion.

Les sculptures devaient rappeler aux moines et aux fidèles les grands événements de la vie du Christ.

L'identification de ces scènes est facilitée par des notices fort précises et judicieusement distribuées, comme l'éclairage, indispensables, d'ailleurs.

La lecture s'en fait de droite à gauche face au chœur. Soit : 1. L'Annonciation, l'Annonce aux bergers, l'Adoration des Mages ; 2. La scène des Rameaux ; 3. La Pentecôte et l'apparition du Christ à Thomas (« Thomas l'Incrédule », sur la notice) ; 4. (De gauche à droite) la Descente de Croix, les Saintes femmes au tombeau, les pèlerins d'Emmaüs ; 5. L'Ascension ; 6. L'Apparition du Christ ressuscité à Marie-Madeleine. Et, en plus, la Dormition de la Vierge, à l'interprétation contestée et qui ne faisait peut-être pas partie de l'ensemble.

Nous devons adopter cet ordre des scènes tel que l'ont proposé ceux qui, au siècle dernier ont démonté le jubé. Elles n'étaient probablement pas disposées ainsi autrefois, bien qu'on ne puisse dire quelle forme avait la construction d'ensemble. Ce qui importe, à vrai dire, c'est la composition du détail, sans monotonie ni immobilisme, les personnages étant en possession d'un équilibre digne d'Amiens et de Notre-Dame de Paris et dû sans nul doute au ciseau d'artistes de l'école champenoise ou bourguignonne. Il s'en dégage en même temps, une ambiance de souplesse, de vie et de sérénité. Au bout de quelques minutes de contemplation, l'œil ne peut parcourir les scènes d'une

extrémité à l'autre sans voir frémir les personnages dont la lumière fait ressortir les restes de couleur de leurs vêtements.

Et, bien vite c'est, avec l'admiration, l'effluve de l'Esprit qui emplit l'âme comme Il le fait devant toutes les choses habitées par de la grandeur.

Nous ne pouvons, en trop peu de lignes, épuiser le contenu de cette église. Ajoutons à notre description l'ancien tabernacle, en bois doré du XVI^e siècle, déposé dans une chapelle à gauche en entrant, une cuve (baptismale) du XII^e siècle, une porte renaissance en bois adossée au passage vers la tribune. Et nous n'aurons pas tout dit.

Enfin, disons qu'après les Luyrieux, le temps effectua sa marche destructrice. Les prieurs commendataires se succédèrent à partir de 1534. La commende était l'octroi à un ecclésiastique ou un laïc de la

charge priorale avec droit aux revenus sans les responsabilités morales et matérielles correspondantes : monnaie de cour qui précipita dans le désordre les corps qui en furent atteints. On comprend qu'abandonné, le prieuré fut rattaché, on disait « uni », au collège des Jésuites de Chambéry nouvellement installé (1582). Les Jésuites supprimés, en 1773, les biens et les servitudes passèrent aux Frères-Mineurs conventuels de Chambéry. 1793 vit l'édifice vendu comme



Cl. Coll. Fontana-Thomasset

L'Adoration des Mages.

Cl. Coll. Fontana-Thomasset



Les Rameaux.



Cl. Coll. Fontana-Thomasset

La déposition de la Croix.

bien national ; il faut arriver au XX^e siècle pour le trouver entre les mains de la famille de Choiseul puis de celles de la municipalité qui s'emploie à lui maintenir la dignité convenant à sa nature.

III. LE CHATEAU.

Et c'est à un autre héritage du passé que nous en venons : le château des Comtes de Savoie

Les ruines en sont situées sur la rive droite de la Leysse, au delà d'un petit pont auquel conduit un étroit chemin prenant naissance sur la route nationale. Enfouies au milieu des frondaisons, elles ne sont guère accessibles que pendant la belle saison. L'œil, à première vue, discerne mal le dessin de l'ensemble. Un porche se dresse au delà d'une bordure marécageuse qui cerne le tout : les anciens fossés. Une cour offrait alors accès à diverses dépendances : écuries à droite, résidence à gauche, l'enceinte étant flanquée de quatre tours. Elle seule est à peu près conservée. Les tours sont creuses, des racines ont culbuté les meneaux de grandes fenêtres d'où l'on pouvait voir la campagne et le lac.

C'est pourtant là que, jadis, ont résidé des souverains, les comtes de Savoie. Thomas, frère d'Amédée IV acquit en 1248, des moines du prieuré, le terrain sur lequel il édifia le château. Il

Cl. Coll. Fontana-Thomasset



*Les Saintes femmes
au
tombeau.*

Les pèlerins d'Emmaüs.

mourut en 1259. En 1285, la couronne comtale échut à son fils, Amédée V, dit le grand. Amédée V, qui avait passé toute son enfance au château où il était né, s'y intéressa fort. Il l'agrandit, l'embellit et en fit son séjour habituel. C'est vers ce temps qu'y dut venir le peintre Giovanni Lombardi qui en fit les verrières, Guillaume de l'Hôpital, sculpteur, Georges d'Ac-

quila, peintre aussi. Burnier, l'historien le plus qualifié du Bourget, nous dit que cette maison n'avait rien d'éminemment guerrier. Elle faisait partie d'une ligne de forteresses allant de Maurienne au Rhône. Elle était surtout située au carrefour des routes de Genève et de Chambéry se rejoignant au pied de la Montagne du Chat, en un lieu où la pêche et les communications par eau offraient un avantage supplémentaire.

Le gîte était modeste. Dans les grandes circonstances, il y fallait

apporter des lits, de l'argenterie. Pourtant, là, a été la capitale de la Savoie sous des princes remarquables. Après Amédée V, Edouard, Aimon, Amédée VI (le Comte-Vert 1343-1383, Amédée VII, le Comte-Rouge (1383-1391), Amédée VIII à ses débuts, après 1391 et même encore en 1427 quand la cour reçut avec éclat les ambassadeurs de Philippe Visconti venus demander la main de la princesse Marie : de Thonon, fut amené à cette



Cl. Coll. Fontana-Thomasset

Cl. Coll. Fontana-Thomasset



Marie de Magdala.

occasion le magnifique manteau de drap d'or dont il se servait dans les occasions solennelles et il distribua aux princes et dames de sa Maison des robes de velours et de soie garnies de riches broderies et de précieuses fourrures.

Voilà ce qu'on peut évoquer à travers les feuillages actuels de cet Angkor savoyard. Pourquoi le déclin ? Deux raisons peuvent être avancées : les visées sur la Suisse amenant Amédée VIII (pape en 1439 !) au château de Ripaille, près de Thonon, et l'installation des services administratifs, de plus en plus considérables, au château de Chambéry, construit surtout au XV^e siècle.

Très vite, le délaissement se fit sentir. En partie rénové pourtant au XVI^e siècle, le château fut vendu par le duc Charles-Emmanuel I^{er} à Jérôme de Rossillon. Passé ensuite dans la famille Berliet, dont l'un des membres, Jean-François, archevêque de Tarentaise, avait acheté la seigneurie du Bourget en 1589, il était encore en bon état, en 1730 (cadastre) aux mains de Louis de Buttet et Antoine Cholet du Bourget, son beau-frère. C'est la Révolution française et non l'injure des siècles qui a commencé son démantèlement. L'abandon dû aux circonstances a donné alors aux habitants du Bourget la tentation d'y puiser pierres taillées, linteaux et autres matériaux nécessaires pour leurs habitations. Les gravures romantiques montrent encore de hauts murs debout vers 1820. Le déclin constaté depuis le milieu du présent siècle rend urgent une opération de sauvegarde permettant de conserver à l'Histoire au moins l'essentiel d'un site qui fut illustre et dont peu de communes peuvent s'enorgueillir.

Cl. Coll. Fontana-Thomasset

Le Bourget moderne : une volonté de vivre

Faut-il pour autant, négliger, sur le même territoire du Bourget, au village de la Serraz, une demeure imposante, le château des marquis



L'Ascension.



Cl. Coll. Fontana-Thomasset

La Pentecôte. Au-dessus, la Dormition de la Vierge.

de la Serraz dont plusieurs diplomates, chefs de guerre, occupèrent des charges et remplirent de hautes fonctions dans les Etats de Savoie. Témoin cet Humbert de Seyssel allé, dans le XIII^e siècle, quérir à Orange, la fiancée du comte Amédée IV, Cécile des Beaux, dite Passerose... Quant au torrent du Varon, dont le cours forme ici de pittoresques cascades, ses eaux alimentèrent, dès le XVI^e siècle, une papeterie où se fabriquaient de luxueux papiers fort recherchés, de pur chiffons et à beau filigrane.

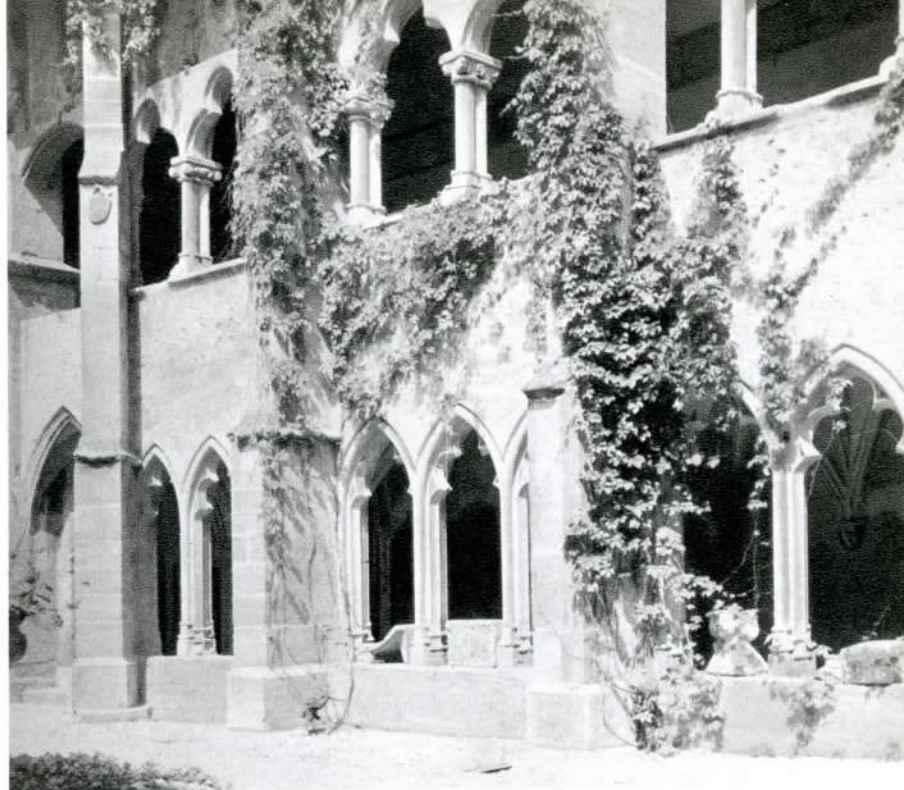
Cette industrie nous ramène aux hommes et à leurs activités de l'époque moderne. En 1776, la commune comptait 1213 habitants, 1590 en 1806 et 1901 en 1838 — maximum. 1921 vit par contre un minimum s'établir à 1053. Actuellement le chiffre de la population tourne autour de 1700 à 1800 compte non tenu des militaires de la base aérienne (300 à 800 selon les époques). La commune reste rurale en dépit des 50 % agglomérés au chef-lieu, proportion qui augmente constamment.

La Serraz possède de grands vergers de cerisiers et le vignoble de Charpignat donne toujours un vin agréable. L'industrie n'est plus, depuis



Coll. Société Savoisienne d'Histoire

Le cloître - Les galeries. Etat en 1912. Une ferme était installée en ces lieux.



Le cloître. Etat actuel.

quelques années, celle du papier, mais un certain nombre de petites entreprises employant 4 ou 10 ouvriers, construction et réparation de bateaux, menuiserie, bâtiment, électricité, plomberie. Des personnes du village ou d'origine agricole travaillent à Aix-les-Bains ou à Chambéry.

En fait le Bourget moderne c'est, comme autrefois la route et le lac. La route, en allant vers LYON et PARIS, effleure ici le lac avant d'attaquer les pentes d'une montagne (le Chat) moins rude qu'autrefois mais toujours accentuée. La berge encore est frôlée avant que le chemin ne se divise entre une branche annécienne et genevoise et une branche italo-chambérienne. Remarquable carrefour qui favorise la vocation venue du lac « du Bourget » précisément. Peu de noms sont aussi connus dans le monde entier. Les pêcheurs d'antan ont disparu, ou presque, mais le tourisme s'est emparé des rives parce que l'homme de notre temps aime l'eau et qu'il a besoin d'une beauté dont la ville est dépourvue et à laquelle on était encore peu sensible, au moins quant au nombre



*Les jardins du Prieuré
en direction de la Leysse.*

d'amateurs, il y a encore quelques dizaines d'années. Les bords du lac, longtemps déserts, sont occupés maintenant par plusieurs hôtels dont certains fort récents, susceptibles avec 200 chambres, ceux du centre compris, d'abriter plusieurs centaines d'estivants. Ces amis du lac font du Bourget, avec les campeurs et les occupants des résidences secondaires (40 permis de construire par an avant 1967) un ensemble de 4.000 personnes au cœur de la saison. D'où travail pour le commerce local comme pour celui de Chambéry.

Le terrain de camping a assuré en 1967 35.000 nuitées à lui seul. Ajoutons que le port (récent) contient 230 places et que toutes les installations proches du lac doivent être agrandies et perfectionnées.



Les Armes des Luyrieux.

Une municipalité s'y emploie, active et vigilante, pour qui l'avenir est une donnée fondamentale de l'action,

15

Ces chiffres ne sauraient nous éloigner de la poésie que contient

toujours la nappe d'eau chatoyante où, l'été, « picorent », comme dirait Paul Valéry, les blanches voiles oscillant au gré des vents, où les hors-bords tracent leurs arabesques, où frémissent selon brises ou courants ou nuages, les taches vertes, bleues ou gris argent.

Les barques à fond plat qui venaient quérir les comtes de Savoie ne sont plus. Les psalmodies des moines se sont éteintes : le charme reste, qui assure la continuité et conserve l'âme des lieux. Il y a plus qu'une simple coïncidence dans la présence ici de deux formes supérieures de beauté : celle du génie gumain dans les monuments et celle du génie de la nature avec le lac encadré des collines et des montagnes qui ont si souvent inspiré les voyageurs et ravi les poètes.

Jacques LOVIE,

avec la collaboration de
MM. Joannès CHETAIL et Eugène BLANC.



Le Christ de pitié. (Nef de l'Eglise, XIV^e)



Ouvrages de base à consulter éventuellement :

BURNIER, le Château et le prieuré du Bourget étude historique, pièces justificatives. Mémoires et documents publiés par la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, 1866. (En vente à la Société : 50 Fr. en voie d'épuisement.)

CURTELIN, les hauts reliefs de l'Eglise du Bourget-du-Lac, Revue de Savoie 1954-55 t. I avec planches.

*Edition de la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie
— l'Histoire en Savoie — Chambéry.*

